

Avec ou sans pinceau

La peinture restera indéfiniment une énigme. Plus de six siècles, si l'on prend celle de chevalet comme référence la plus commune, ne l'ont pas épuisée. Pourtant ce n'est pas faute d'avoir été mise à mal, ni d'avoir atteint à son intégrité au cours des cent dernières années, principalement. Elle résiste, met à plat ses détracteurs, s'impose en créatrice infatigable dès lors qu'elle est aux mains de ceux qui continuent à la défier parce qu'ils l'aiment et la connaissent.

Stephan Balleux est l'un d'eux. Il sait que toute peinture est illusion visuelle et il s'est donc porté complice de ce paramètre incontournable qu'il exploite selon tous les moyens en ce moment disponibles, ceux ancestraux sur lesquels s'est fondée la peinture, ceux technologiques sophistiqués de la dernière heure, autant voie d'investigations que processus inédit de création. Partant de la peinture – voire de l'image médiatique à la peinture -, il y revient inlassablement en effectuant des détours multiples qui sont autant d'étapes dont toutes sont des instants de pose et dont aucune n'est jamais définitive. Ce cheminement n'est pas seulement celui emprunté pour la création picturale, il est l'engrenage même de l'espace temps et de son inexorable action, d'autant plus inscrit dans la peinture que l'artiste, depuis peu, se donne au motif de la vanité. Une manière de ne point se laisser piéger, de choisir au contraire de conjurer le sort en toute conscience.

Stephan Balleux effectue inlassablement, dans la progression de son travail pictural, une sorte de synthèse prospective. La contradiction n'entre point en ligne, elle se justifie. En effet, l'artiste prend en compte pour asseoir la succession des propositions, les principales données constitutives de la peinture, autres formes, couleurs et lignes, d'abord la planéité de l'image conduite à traduire l'illusion du relief et de l'espace, partant de tout sujet ; ensuite les genres : du portrait aux vanités, soit des êtres aux objets quelle que soit leur (ir)réalité ; puis de moments choisis dans son histoire, actuellement du XVIIe siècle aux analyses structurelles du XXe siècle, mais sans rien exclure pour le futur, avec une prédilection marquée pour la matière et pour le geste, sans pourtant négliger la notion de prouesse liée plus spécifiquement au siècle d'or de la peinture nordique mais sous jacente dans d'innombrables travaux jusqu'à aujourd'hui. Ces quelques références, loin d'être exhaustives, circonscrivent néanmoins l'ampleur du champ historique concentré dans le travail actuel qui s'accommode, et c'est ce qui en fait une grande part de son intérêt ici et maintenant, des techniques actuelles de la captation et de la transmission des images : les médias, la photographie, la vidéo, le numérique et ses infinies possibilités. Le fait de reprendre, au bout du pinceau, toute cette riche et merveilleuse aventure picturale, est en soi déjà une gageure en ce XXIe siècle si épris encore de la seule nouveauté apparente traitée de tendance. Davantage encore, s'y manifeste ici une approche philosophique tenant compte du réel et non exempte de cette rivalité que l'art entretient avec le monde et l'univers dans son désir, non de participer, mais d'être aussi création à part entière avec son aura de mystère. Ce que l'on pourrait nommer ici prouesses picturales, appartient à la sphère de la pensée et non à celle de la dextérité démonstrative. Ces soit disant prouesses sont des fictions au même titre que l'œuvre en son entier, elles ne s'en distinguent pas et appartiennent à la totalité de la démarche et n'ont donc pas de valeur en elles-mêmes, hors du contexte global.

En choisissant de s'attacher particulièrement à la matière et au geste, Stephan Balleux opte pour une focalisation exploratrice de deux éléments essentiels. Pas uniquement en peinture. La matière est à l'origine de toute chose, même invisible, quand au geste, il reste, symboliquement ou pas, ce par quoi la création s'accomplit. En tout comme en peinture. Ces sont aussi deux des éléments par lesquels se transmet la singularité artistique et qui furent, au cours du XXe siècles, des plus analysés. Le passage au virtuel et aux manipulations numériques – la peinture n'est-elle pas elle-même une manipulation à tous égards, du regard, de l'image et du réel apparent ? – n'exclut ni l'un, ni l'autre.

Au cours du dernier quart de siècle on a beaucoup tenté d'assimiler la peinture au hors champ de celle-ci sans que les expériences, en ce sens, ne soient convaincantes. Stephan Balleux ne travaille pas hors champ, c'est ce qui le distingue quand il aborde les moyens technologiques, il œuvre

dans la profondeur, dans l'intimité même du champ grâce à l'extraordinaire avance de la technologie à laquelle il a recours et surtout à l'usage qu'il en fait.

Et c'est là l'un des points culminants de sa démarche : associer l'expérience du passé pictural à celle prospective du présent. Passer du pinceau au virtuel pour revenir au pinceau dans le trouble d'une perception sans cesse remise à l'épreuve du doute et de l'ambiguïté.

Prendre la peinture et sa peinture pour la soumettre aux créations et explorations via le numérique, n'est rien d'autre qu'une manière de peindre inédite, virtuelle, mais qui ne renie pas la peinture, qui n'en sort pas, et lui offre au contraire un mode d'existence qui jusqu'ici n'entraînait pas en ses potentialités. Si la perspective fut à la Renaissance le moyen de sortir de la planéité, d'évoquer le monde visible ou imaginaire, l'utilisation de la 3D informatique et du numérique, réouvre l'éventail exploratoire de la spatialité et cette fois aussi du mouvement, d'une façon beaucoup plus large, plus complexe que n'ont pu le faire d'une part le système des lignes de fuite, toutes mises à rude épreuve par la modernité, d'autre part un certain cinéma expérimental ou la vidéo traditionnelle. Par la 3D Stephan Balleux pénètre la peinture et développe un processus créatif dont il fixe des étapes soit en DVD, soit en peinture. Des étapes dont toutes ont leur sens et leur complémentarité, dans le tout de la démarche, mentale et imaginaire.

En inscrivant la continuité dans son travail, soit reprendre toute image créée pour la remettre sur le tapis, l'artiste montre à sa manière que rien n'est jamais définitif, que tout n'est qu'apparence, que la marche du monde et de tout ce qui le constitue se poursuit inexorablement à la fois merveilleuse et révélatrice, inattendue et énigmatique, à la fois aussi vouée à ce destin de remise en cause permanente. En quelque sorte un hymne à la vie pour mieux conjurer le sort annoncé par les vanités.

Claude Lorent
Octobre 2005